

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39708ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

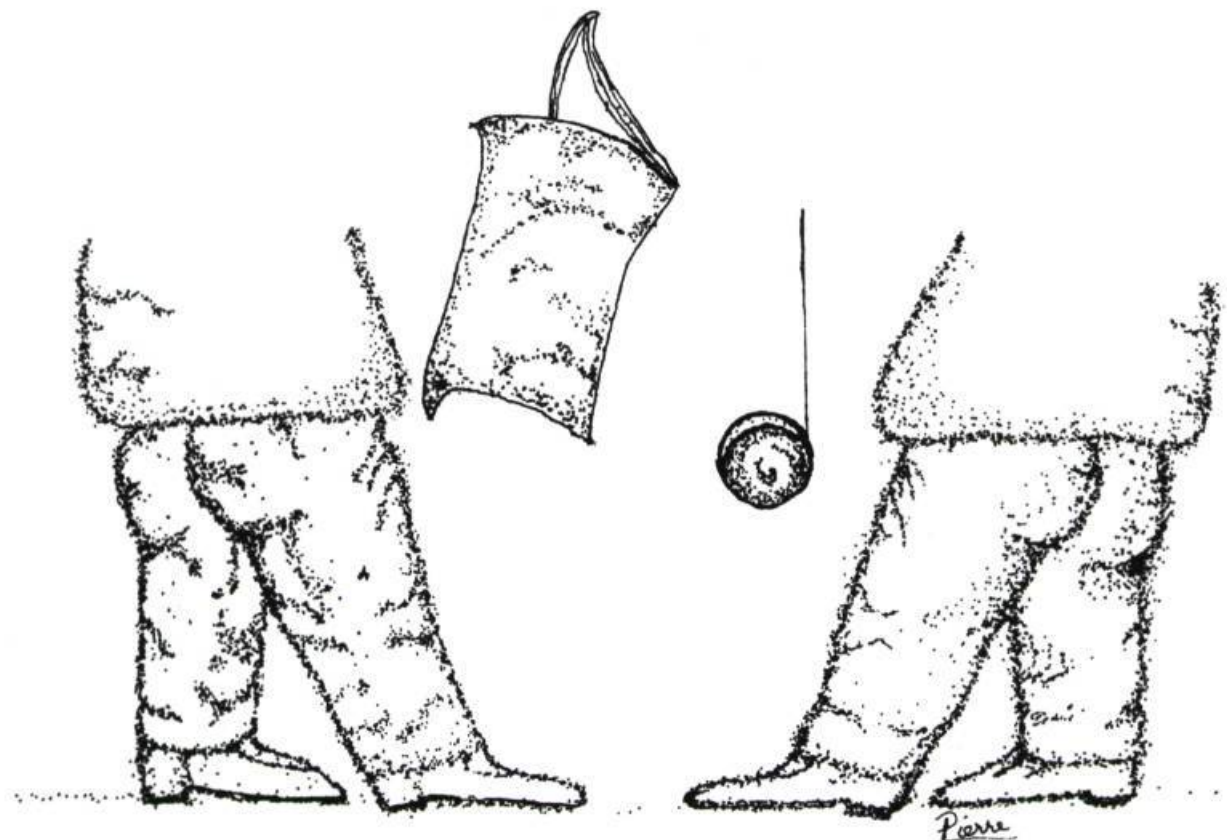
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1986). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (42), 49-51.



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne



Chandeleur

de Francine Noël
au Théâtre d'Aujourd'hui

Comment vivre dans un monde qui nous exécute? Comment espérer cette chandeleur, l'arrivée de ces trois anges qui nous apportent tout ce que nous désirons? Dans le «chacun pour soi», dans le «chacun son monde», là où la technique n'a pas le dessus sur la vie, une nouvelle sensibilité se développe. Dans la tête d'une fillette de douze ans et demi, Sara, les images de l'ordinateur et le son du *walkman* se transforment en un triste spectacle de la condition humaine: l'amour imaginaire, la mort et la misère quotidienne qui nous font rêver d'Australie.

Les trois gardiennes de Sara ne sont là que pour nous rappeler les multiples possibles du cul-de-sac existentiel qui nous guette au sortir de l'enfance. Muriel se réfugie dans l'illusion de son épopée outremontoise avec son amant Jean-François, Don Quichotte de la pizza. Florence tricote le destin démaillé de son mari mis au rancart de la société. Almira, l'immigrante, l'errante, cherche une reconnaissance que nul ne peut lui procurer.

Mais qu'y a-t-il dans cet univers où «On tait rien»? «L'après-midi s'achève. On fait rien. On attend. On vieillit. Et on apprend.» On découvre que la lumière déplace les ombres qui nous habitent, que les anges passent dans le silence blanc, et que l'étrange se banalise. La mise en scène impressionniste de François Barbeau rend très limpide cette structure éclatée où les êtres et les événements se répondent sans se comprendre. Une heureuse distribution mélangeant la force de l'expérience (Amulette Garneau, Marie Tifo et Hubert Loiselle) et l'enthousiasme de la jeunesse (Pascale Montpetit, Brigitte Portelance et Serge L'Italien) rend toute l'atmosphère osmotique de Francine Noël.

Les Nouilles

de Louise Roy et Yves Desgagnés
au Quat'Sous

Bain public

collectif du théâtre *Petit à petit*,
au restaurant-théâtre La Licorne

S'inspirant du cabaret politique allemand, le *Petit à petit* nous plonge dans un piano-bar social très humoristique et — malgré les sujets — très chaleureux. Si la critique est parfois virulente, l'absurde désamorce facilement le tragique qui peut nous concerner. Car associer le pape et le nucléaire au Québec, c'est comme parler des kangourous descendant le fleuve en pleine débâcle. (Et puis, la guerre nous a-t-elle apporté autre chose qu'un chèque de B.S. tronqué ou des visites touristiques en casque bleu?).

Domage que le spectacle accorde une si grande importance à ce nucléaire qui passe au-dessus de nos têtes sans nous concerner vraiment, tous occupés que nous sommes encore par nos problèmes de clôtures et de cultures. Ce qui nous touche encore, ce sont les petits drames quotidiens de nos individualités isolées et sans conscience de la rotondité de la planète. (Je prends les réactions du public à témoin.)

Composé d'environ 50 numéros d'une durée de 2 minutes (parfois moins), ce collectif écrit rigoureusement par plusieurs auteur(e)s relié(e)s à la troupe s'impose comme un des spectacles les plus inventifs de la saison. Dans la lignée des revues qui ont fait naître notre théâtre, *Bain public* renouvelle une formule qui remporte toujours un immense succès auprès de tous les publics.

Une telle performance, une telle forme jouée et immédiate prouve que notre sensibilité invente, malgré les modes, ses propres formules qui, en fait, n'ont plus à se réclamer d'un ailleurs historique pour s'imposer ici, et sans catastrophe. Hommage au *Petit à petit* et au talentueux metteur en scène René-Richard Cyr.

Parler des nouilles, c'est presque inventer tous les types qui bouchent l'évier de la culture québécoise. Tous ces intellectuels — branchés sur le pseudo-plaisir intelligent, qui s'investissent du pouvoir de diriger les esprits incultes et de gérer inement les modes, sont depuis longtemps les éminences grises de notre sous-culture. Avec cette pièce, Louise Roy et Yves Desgagnés orchestrent une dénonciation de ce sous-système qui s'arroge le pouvoir par narcissisme. Vous le connaissez certainement ou vous le connaîtrez bientôt celui qui «a été dépêché à la dernière minute pour officier comme spécialiste [anonyme reconnu] dans le règlement concernant un litige organisationnel [d'un organisme très connu]».

Toute cette avant-garde «tellement moderne» se retrouve chez Raymonde Garand, responsable de l'hébergement au sein du Festival de Cinéma d'Avant-Garde de Montréal, qui reçoit les nouilles aux nouilles. Il y a Dalhia Giguère, poétesse «ni hermétique ni commerciale», Bernard Lafond, sous-ministre de son moi ennuyant, Marcel Letarte, coupeur de la tarte au Conseil de la Communauté urbaine de Montréal, Edmond Cabot, expigiste à *Mainmise* devenu la main de Dieu en cinéma au *Devoir*, et José Cortez, nouvelle éruption du cinéma mexicain qui tatoue tous les esprits ouverts à l'exotisme.

Si le faux col de Marguerite Duras vous caresse et si les bas d'Augusto Boal vous chatouillent les pieds, ne voyez pas *Les Nouilles*, vous les trouverez trop cuites, trop collantes — et mangez du riz, vous rirez moins jaune. En bref, un texte décapant qui marque un tournant important dans notre dramaturgie complaisante et nombrilliste. Et quelle mise en scène humoristique de Yves Desgagnés! En plus d'avoir réuni des comédiens exceptionnels, il arrive à les rendre pantins de leur propre personnage.

Titanic

de Jean-Pierre Ronfard
à L'Espace libre

Si, pour ma mère, le naufrage du Titanic représentait l'événement du siècle, portant toutes les démesures et les orgies possibles, pour moi, ce n'est qu'un fait divers et dépassé, classé dans les décombres de l'histoire. Autre temps, autres mœurs. Et je reste convaincu que «si Lucifer se faisait homme, il serait bon citoyen» (A.). Donc de «de même que...» en «de même que...», l'analogie s'épuise et se travestit de plus en plus et les résonances historiques ne sont plus lisibles sur mon laser. Même le téléjournal n'est plus utilisé comme prix de consolation et panne d'imagination, sauf par les étudiants «straight» et dépourvus...

Si tout vous semble disparate ou subtilement organisé par un génie étrange et cultivé, empruntez les rails qui vous conduiront directement sur le pont du Titanic où la troupe Carbone 14 joue cette fois en vase clos. Vous reverrez le capitaine Smith et ses célèbres passagers dont les noms ne servent plus que d'épouvantail à toutes les bonnes causes des bien-pensants. Qu'on cesse d'inventer une mémoire qui n'existe plus. L'expérience des autres est inutile, chacun doit faire la sienne.

Malgré tous ces enseignements polysémiques, l'entreprise *Titanic* reste un exercice qui souffre du mal de mer. (Comme si Hitler et Sarah Bernhardt étaient occupés ailleurs.) Et dans cette galère, Gilles Maheu et Lorne Brass, qui signent la mise en scène, n'arrivent pas à diriger l'équipage. Le bateau coule en frappant l'iceberg de l'histoire. (Heureusement qu'on parle de les faire fondre pour éviter de nouvelles catastrophes.)



Photo: François Lepailleur

René-Richard Cyr, Louise Bombardier, Denis Roy, Anne Caron, Claude Poissant et André Lacoste dans *Bain public* (Théâtre La Licorne).



Photo: Robert Laliberté

Hélène Mercier et Yvon Bilodeau dans *Les Nouilles* (Théâtre de Quat'Sous).

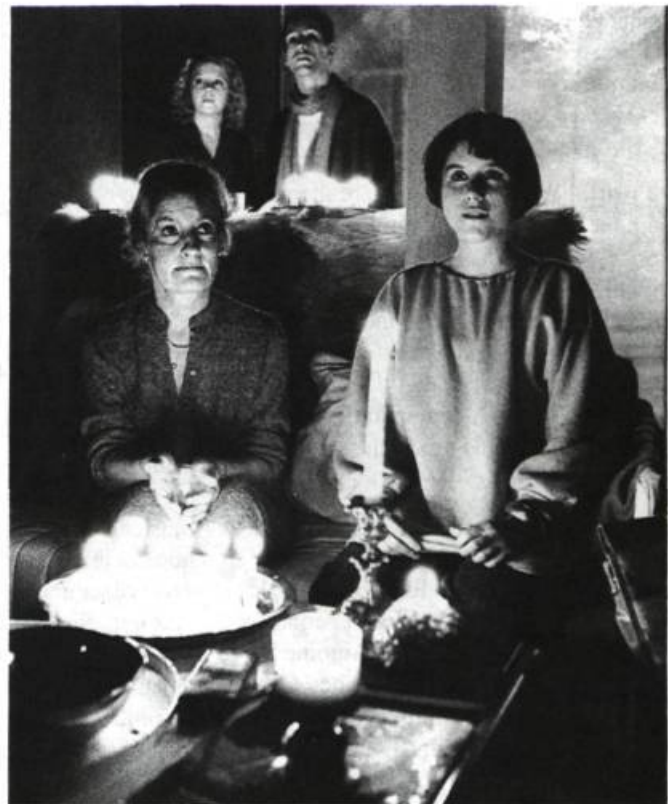


Photo: Daniel Kufer

Amulette Garneau, Brigitte Portelance, Serge L'Italien et Pascale Montpetit dans *Chandeleur* (Théâtre d'aujourd'hui).